

Enquête

J'ai testé pour vous l'écologie au quotidien

Par **Frédéric Potet**

LE MONDE 2 | 17.07.09 | 16h31

C'est l'histoire d'un type qui, un soir, en rentrant du boulot, lance à sa femme : "*Chérie, il faut sauver la planète. Carrément ! Ce type n'est autre que... ma pomme – expression (fruitière) appropriée s'il en est. Ma pomme est, au départ, un écologiste " théorique " : en accord avec les grands principes environnementaux, mais moyennement regardant sur leur application au jour le jour ; familier avec les terminaisons en " able " (équitable, durable, raisonnable, responsable, soutenable, renouvelable...), mais ... coupable de ne pas passer plus souvent à l'acte. Ma pomme est propriétaire (depuis peu) d'une maison mal isolée, roule dans une voiture vieille de bientôt dix ans, trie ses déchets sans toujours faire très attention, aime traîner sous la douche et oublie souvent d'éteindre ses appareils électroménagers.*

Sauver la planète ? Oui, bien sûr ! N'est-ce pas le message dominant du moment ? Partout – à la radio, dans le métro, sur les paquets de céréales, dans les magazines (comme *Le Monde 2*) – , il n'est question que de "*gestes citoyens*" et d'"*éco-attitude*". Pas un jour ne passe sans que nous soient chantés les mérites des maisons passives et des panneaux photovoltaïques. Impossible de regarder tranquillement les réclames à la télévision sans entendre parler de développement durable – pour un peu, la pub nous demanderait presque de réduire nos achats, ce qui serait bien le comble ! Résister à cet épanchement d'exhortations et de grands sentiments relève, au choix, de l'exploit ou du déni. Alors, chiche ! Adoptons les recommandations tambourinées quotidiennement. Bio-responsabilisons-nous. Testons la " vie écolo " à la micro-échelle d'un foyer moyen (deux adultes, deux enfants). Dans la mesure du possible, s'entend.

EMPREINTE Ce qui compte, en priorité, c'est de voir d'où l'on part. Faire un diagnostic environnemental de son propre mode de vie. Plusieurs outils existent pour cela. Premièrement, l'"[empreinte écologique](#)" individualisée que l'association WWF (World Wide Fund for Nature) vous propose d'établir sur Internet en quelques clics. Une dizaine de questions vous est posée afin de savoir si vous êtes plus surgelés que produits frais, plus mazout que bois de chauffage, plus voiture individuelle que transports en commun... A la faveur d'on ne sait quel algorithme, le résultat est alors mesuré en hectares, l'empreinte écologique se définissant comme une estimation de la superficie nécessaire à un individu pour répondre à ses besoins en ressources naturelles.

Nous concernant, la sentence est cruelle : avec 3,6 ha, nous sommes largement au-dessus de l'empreinte "*soutenable*" (2,1 ha). "*Si chaque personne vivait comme vous, il faudrait deux planètes pour subvenir à nos besoins*", assène sans pitié WWF, avant de préciser – maigre consolation – que l'empreinte moyenne d'un Français est de 4,9 ha.

Vite, un autre test. Plus pointu et plus complet, comme le "[bilan carbone personnel](#)" de l'Ademe (Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie). Il faut, là, se munir d'un an de factures (eau, électricité, gaz) et être capable de répondre à une cinquantaine de questions allant du poids de viande rouge mangée chaque mois au nombre de pantalons achetés dans une année.

Las, le constat est identique : avec 1 418 " *équivalents carbone* ", mon bilan annuel est là encore inférieur à la moyenne nationale (2 800 *éq. carbone*) mais tout autant insupportable pour la planète. A lui seul, il représente " *la quantité de gaz à effet de serre émise par une voiture de faible puissance effectuant un trajet de 25 784 km* ", note froidement l'Ademe. Oups ! A propos de voiture, j'ai oublié de signaler l'existence de ma chère Renault dans le test. Passons, cela vaut mieux.

DYNAMO Passablement accablé, le néoécologiste ne désarme pas et décide de répertorier tout ce qui, chez lui, consomme de l'énergie – histoire de voir. L'exercice est amusant. Surtout au début. Moins à la fin quand il établit la présence, excusez du peu, de 56 appareils électriques. Un tiers, certes, dort dans des placards, comme ce fer à souder antédiluvien ou cette yaourtière n'ayant quasiment jamais servi. Mais les autres fonctionnent au moins une fois par semaine. Comparativement, les appareils à piles (beaucoup de jouets) sont nettement moins utilisés ; sauf qu'ils sont bien plus nombreux : 74. Restent les ampoules, accessoires phares de l'eco-life : avec 16 lampes basse consommation et 17 ampoules classiques (ainsi que quatre néons, un halogène et une LED), le bilan est plus qu'honorable. Revigoré, on se dit alors qu'on faisait jusque-là du développement durable comme M. Jourdain de la prose, sans le savoir.

Mais l'euphorie retombe illico après l'inspection de notre patrimoine vélo, autre objet culte de l'époque antigaspi : quatre des cinq bicyclettes alignées dans le garage sont dotées d'éclairages à piles et une seule (la plus ancienne) d'une lampe dynamo. Qu'à cela ne tienne, précipitons-nous chez Décathlon acheter quatre dynamos. Peine perdue : l'article est introuvable en rayon. " *On en a, mais il faut les commander* ", indique un vendeur. Le verdict est implacable : le lithium a supplanté l'huile de jarret.

TOPINAMBOUR Mais comme on dit dans le jargon sportif, justement, l'heure est maintenant venue de " rentrer dans le dur ". Sur le site de [GoodPlanet](#), la fondation du photographe et militant écologiste Yann Arthus-Bertrand, il est recommandé – comme un peu partout ailleurs – de consommer des fruits et légumes de saison cultivés localement. Le " *légume du mois* " conseillé en ce mois de mars n'est autre... que ce bon vieux topinambour. Préparé en purée, celui-ci peut accompagner agréablement " *une volaille rôtie* ", apprend-on, mais également... " *un foie gras poêlé* ". Sacrebleu ! Nous qui pensions que le gavage d'oies était prohibé par la morale écologique. Peu importe. L'idée nous paraît excellente.

Pas très longtemps, là encore. Avez-vous déjà essayé, au XXI^e siècle, de proposer du topinambour à des enfants de 10 et 7 ans ? Inutile d'insister. Ni même de faire référence au sympathique Toobo, le petit singe en images de synthèse qui, chaque matin sur la chaîne Gulli, décrit un geste utile pour la planète (comme manger des légumes frais). Cuit puis réchauffé, le kilo de tubercules sera servi à trois repas différents. Avant de finir sa course verticalement, dans le composteur récemment installé au fond du jardin.

KILOMÈTRES Ce revers ne doit pas nous éloigner de l'essentiel : moins un produit parcourra de kilomètres pour arriver à notre assiette et moins la température globale augmentera. Voilà pour la théorie. Dans la pratique, les choses ne sont pas si simples.

Prenez un condiment de base indispensable à toute cuisine : l'ail. Impossible, mi-avril, de trouver dans notre supermarché " préféré " (le plus proche de chez nous) de l'ail français. Mais de l'ail espagnol ou argentin, si. Lequel choisir, sachant que le premier vient de moins loin mais qu'il a été acheminé en camion, un mode de transport bien plus polluant que le bateau, majoritairement emprunté par le second ? Combien faut-il de kilomètres navigables à une

gousse de la pampa pour émettre autant de CO2 qu'une gousse ibérique venue par la route ? Ma pomme a le cerveau en compote.

Ce qui ne l'empêche pas de se renseigner. Par exemple auprès d'Alter Eco, un distributeur français de produits équitables. Précisons ici que nous n'avons rien, bien au contraire, contre le commerce solidaire. Le seul problème est, là encore, une histoire de distances. Comme ces 8 000 km que doit parcourir le rooibos, un savoureux thé rouge ne poussant qu'en Afrique du Sud. " Auriez-vous la gentillesse de me dire ce que représente le bilan carbone de son transport ? ", écrit-on donc à Alter Eco, avec peu d'espoir d'obtenir autre chose qu'une réponse standardisée. Que nenni ! Une longue lettre personnalisée nous revient peu de temps après par la poste, puis une seconde par courriel (moyen épistolaire a priori plus écologique). Toute la " découpe carbone " du rooibos y est détaillée : une boîte de 40 grammes représente ainsi 158 " équivalents CO2 " et sa distribution pèse pour plus d'un tiers (62 éq. CO2) de ce total. Preuve que le camion est une calamité pour l'atmosphère, le transport de ce thé sur les routes françaises est trois fois plus polluant que son acheminement par la mer. Autant de transparence épate l'Homo ecologicus. Mais n'étanche qu'à moitié sa perplexité. Comment, depuis Le Havre, distribuer des produits des antipodes autrement qu'en poids lourd et avec la même souplesse qu'offre ce moyen de transport ? Par bateau à voile sur la Seine ? Par camion roulant à l'hydrogène ? Rêver n'a jamais été inutile.

MUCOSITÉS Dans le même genre, ce casse-tête idéal pour les jours de grippe : comment se moucher de manière hygiénique et écologique à la fois ? Pour qui se targue de protéger l'environnement, il n'est évidemment pas pire incongruité qu'un mouchoir en papier. Non seulement celui-ci est produit à partir de fibres de bois vierges (synonymes de douceur et de blancheur, paraît-il), mais le recycler est impossible en raison des additifs utilisés pour améliorer sa résistance. Son seul atout, finalement, est d'être jeté, en même temps que les microbes qui vont avec.

En face, le mouchoir en tissu, façon grand-mère, semble plus " durable ". Mais il doit être lavé régulièrement pour éviter de devenir un foyer à virus. Et qui dit lavage dit eau, électricité, lessive (qu'on choisira la moins chimique possible)... On tourne en rond.

Le moindre mal serait sans doute d'évacuer ses mucosités dans un mouchoir en papier recyclé, mais en existe-t-il ? Oui. Non pas au " *supermarché préféré* ", mais dans ces boutiques bio qui fleurissent au cœur des villes depuis quelques années. Près de son lieu de travail, l'écolo enrhumé a même trouvé deux modèles différents de mouchoirs " propres ". Petite étude comparative, façon test de consommateur :

- Marque Lucart, " *le papier qui préserve les arbres* ". Paquet de 90 mouchoirs. Prix : 1,61 €. Acheté chez Biocoop, rue de la Glacière (Paris-13^e). Elaboré à partir de papiers 100 % recyclés et non blanchis au chlore, ce mouchoir n'a rien à envier à un mouchoir jetable traditionnel, sinon un grain légèrement plus épais, mais cette différence est imperceptible au moment de l'expectoration. Rapport qualité/prix très correct (0,017 € le mouchoir).

- Marque Naturae. Paquet de 48 mouchoirs (de petite taille). Prix : 3,58 €. Acheté chez Naturalia, rue de Tolbiac (Paris-13^e). Fabriqué en coton issu de l'agriculture biologique et blanchi à l'eau oxygénée, ce mouchoir allie résistance et douceur ouatée. Idéal pour personnes sensibles et peu regardantes sur leur porte-monnaie. A ce prix-là (0,074 € le mouchoir), se moucher est un luxe.

LABELS Un luxe ? Voyons voir. Retour au " supermarché préféré " pour un autre test distrayant : remplir deux chariots à partir d'une même liste de produits de consommation courante (jus d'orange, biscottes, céréales, petits beurres, spaghettis, huile de tournesol, café arabica, riz basmati, confiture de framboise...). Le premier chariot sera garni d'articles étiquetés " bio " ; le second de produits de marques (LU, Barilla, Carte noire, Taureau ailé...). Cet exercice n'a évidemment rien de scientifique. Mais il n'en demeure pas moins instructif. Le total de notre premier chariot est ainsi de 36,50 € ; le second (à poids et volumes équivalents) vaut 23,80 €. Conclusion : la vie écolo est 53 % plus chère que la vie " normale ". CQFD.

L'affaire serait (presque) aussi simple si une joyeuse confusion n'était pas savamment entretenue par certaines marques qui, loin de répondre aux cahiers des charges des (nombreux) labels existants (AB, NF-Environnement, Ecolabel européen...), s'évertuent à faire comme si. D'où cette ribambelle de slogans pseudo-bio relevés dans le même supermarché : "*Préserve l'environnement*", "*100 % extraits naturels*", "*Riche en agents actifs d'origine végétale*", "*Saveurs et nutriments préservés*", "*Contient des éléments biodégradables*" (lu sur un stylo-plume)... Plus vert que moi, tu meurs !

Qu'y comprend le consommateur moyen en furetant dans les rayons ? Ici c'est une norme scandinave (sur une rame de papier) qui lui est jetée en pâture ; là, un logo en forme de planète bleue (sur un paquet de lessive) qui a tout d'un label, sauf qu'il émane d'un regroupement de fabricants de détergents et qu'il n'est soumis à aucun contrôle extérieur... La tarte à la crème écolo déborde de son moule. Quand elle ne tourne pas au cocasse tendance champêtre. Sur des briques de lait décorées d'un champ où paissent des vaches, on lit : "*C'est bon, c'est fabriqué en Bretagne.*" Ah bon ?

TRI Marques et grande distribution ne pousseront-elles pas le bouchon un peu loin en ce moment ? On en est là de nos réflexions quand un soir, en sortant les poubelles, un paquet de "*pâtes géantes italiennes*" vient nous interpeller. L'emballage, vidé de son contenu, est composé de trois matériaux différents : il y a là du carton (l'étiquette), du film plastique (le sachet) ainsi que du métal (deux rivets solidement fixés et n'ayant d'autre utilisation que de donner un look rustique à l'ensemble). Où le jeter ? Dans quel bac ? Doit-on séparer les éléments ou laisser l'objet en l'état ?

Le meilleur moyen de le savoir est encore d'aller frapper à la porte de l'usine de tri intercommunale. Où le directeur est bien d'accord avec nous : "*Ceux qui font le packaging ne sont pas en phase avec le mode de tri.*" Dans la ligne de mire : ces emballages hybrides – le plus souvent mi-plastique mi-papier (ou mi-carton) – servant à conditionner des baguettes de pain, des sous-vêtements, des croquettes animales, des lentilles... Les ouvrières postées au tri devant le tapis mécanique n'ayant pas le temps de dissocier les matériaux, hop ! aux déchets non recyclés ! – avec les autres " indésirables " que sont les pots de yaourt, les cartes routières, les couches-culottes... "*Mais aussi les seringues, les poches de dialyse et même les chats crevés. Les gens mettent n'importe quoi dans le bac des déchets recyclables*", peste le patron.

NO PUB Vaste chantier, le recyclage... Le refrain revient surtout en boucle le matin, à l'heure de chercher le courrier et les montagnes de prospectus qui l'accompagnent. N'avions-nous pas pris l'engagement, pourtant, d'apposer un autocollant "*Pub non merci*" sur notre boîte aux lettres ? Si. C'était il y a cinq mois au moment de réaliser notre empreinte écologique avec WWF. Raté : la promesse est restée en l'état. Et aucune circonstance atténuante ne peut être retenue en notre faveur : sur le seul mois de mai, plus de 800 pages (équivalent A4) de réclames – soit trois kilos de papier – nous ont ainsi été gracieusement livrées. C'est énorme. Affreux pour nos forêts.

Mais c'est ainsi : la lecture bihebdomadaire de la publicité est typiquement le genre de petit plaisir – très provincial, sans doute – auquel il est difficile de renoncer. Surtout en ce moment. Comparer les prix d'une enseigne à l'autre, repérer les promotions en cours, est devenu un réflexe de consommateur en cette période de crise. Comment le faire sans imprimés entre les mains ? Internet n'est pas adapté à l'exercice. Faire la tournée des supermarchés réclame du temps (et de l'essence). Sans compter que ces brochures ont désormais des rubriques " *développement durable* " ou " *commerce équitable* ". Donc ? Recyclage impératif après usage.

DOUCHE Qu'il est ardu le chemin menant à la rédemption verte ! Les champs d'application de notre nouveau mode de vie sont tellement nombreux (transport, alimentation, communication, hygiène, divertissement...) que l'affaire peut vite tourner à la schizophrénie. On ne se déconditionne pas comme ça d'années d'habitudes et de pratiques.

Heureusement, quelques victoires probantes jalonnent ce périple agité. En vrac : l'acquisition d'un lave-vaisselle économe en énergie ; le recyclage systématique et rationnel des restes du frigo ; l'installation de récupérateurs d'eau au bas des gouttières ; l'utilisation du vélo, par les enfants, pour aller à l'école (merci Toobo) ; l'achat de vêtements d'occasion ; le recours au covoiturage...

Mais il y a aussi des échecs cuisants. Lundi 6 avril : l'équipe de foot du *Monde* se prend une raclée historique (10-0) face à une formation de publicitaires inflexibles. Devinette : qui quittera le vestiaire bon dernier, après une douche exagérément longue (mais réconfortante), indigne du code de conduite environnemental le plus élémentaire ? Ma pomme, bien sûr ! Comme quoi, il est plus facile de " *sauver la planète* " chez soi que chez les autres...

Dix jours plus tard, il est encore question d'eau : il tombe une pluie glacée à ne pas mettre un marcheur dehors. Mais un automobiliste, si. Celui-ci prend sa voiture pour aller chez le boulanger, puis au distributeur d'argent, enfin chez le marchand de journaux. Trois arrêts en tout ; et moins d'un kilomètre aller-retour : la honte totale !

PISSENLITS Le meilleur pour la fin... L'heure est en effet venue de s'attaquer à la pelouse, longtemps laissée à l'abandon et envahie – le mot est faible – par les mauvaises herbes. Première décision, absolument irréprochable sur le plan éthique : refuser l'emploi de désherbants chimiques (pourtant vivement conseillés par deux jardiniers différents venus faire un devis). Deuxième initiative, carrément héroïque : arracher à la main, une à une, les mauvaises herbes en question. On a longtemps hésité, pour tout dire, sur le mode opératoire. D'autres solutions tolèrent l'aspersion à l'eau chaude ou l'étouffement avec des bâches. Mais aucune, en termes de propreté et d'efficacité, ne vaut le déracinement. Une gouge à asperges fera l'affaire...

L'enfer, oui ! L'opération à peine commencée, pissenlits, laitersons, plantain, oseille sauvage et autre chiendent se mettent à proliférer, sous l'effet conjugué du printemps et d'un mètre cube de compost végétal (épandu naïvement en pensant qu'il favorisait " *seulement* " la germination du gazon). La purge tourne au travail de Shadoks. Plus on arrache et plus il faut arracher. Et plus longue est la racine arrachée, plus est grande la jubilation du jardinier. Celui-ci a brisé l'armure. Un écolo, lui ? Un prédateur, oui. Un vrai killer. Qui finira par abdiquer devant l'ampleur de la tâche. " *Je crois que je vais finir tout ça au désherbant sélectif* ", fulminé-je un soir, genoux à terre, en direction de ma voisine interloquée. Et celle-ci d'en convenir : " *C'est une bonne résolution.* "

CERISES Nous n'en ferons rien. Du moins pour l'instant. Bon gré mal gré, de jeunes pousses de gazon parviennent à se faire une place au milieu de la steppe herbeuse. L'espoir renaît.

Pas question, du coup, d'en rester là. Surtout après la découverte, au centre-ville tout proche, d'un verger sauvage promis à la destruction par un projet immobilier. L'occasion est trop belle de déraciner discrètement un petit cerisier d'1,50 m qu'on replantera aussitôt dans notre jardin en le dopant d'eau et de tourbe. Sauvé des bulldozers, l'arbuste aura pour mission de contrebalancer nos émissions personnelles de gaz à effet de serre. Reste à savoir quelle proportion de carbone il "compensera" vraiment. Et, accessoirement, s'il donnera des guignes ou des bigarreaux.

Par **Frédéric Potet**

LE MONDE 2 | 17.07.09 | 16h31

Quatre objets indispensables (ou non) à la vie écolo

Le wattmètre Quelle est la consommation électrique de votre lave-linge en plein programme ou de votre télévision quand celle-ci reste allumée en mode veille ? Ce petit compteur électronique, qu'on intercale entre la prise murale et l'appareil, mesure automatiquement la puissance consommée par ce dernier ainsi que le coût de revient sur une période donnée. Fort utile pour détecter, par exemple, une fuite d'énergie sur un Frigo défectueux. Entre 18 et 45 €.

Le gant microfibre La force électrostatique des microfibres emprisonne la poussière avec une efficacité redoutable. Et même imparable grâce à ce gant ergonomique capable de passer partout (meubles, écrans, surfaces vitrées...). L'avantage : faire son ménage sans produits chimiques et avec un minimum d'eau n'est plus un fantasme. L'inconvénient : ce type de fibres doit être lavé régulièrement et à part. Environ 5 €

Le sablier pour la douche Il fallait y penser. La meilleure façon de réduire la durée de sa douche est encore de voir le temps s'écouler sous les yeux. Offert aux visiteurs d'un salon consacré au développement durable, ce petit sablier doté d'une ventouse limite à quatre minutes l'ouverture des robinets pour une toilette quotidienne. Un objectif que l'on atteindra facilement avec ou sans entraînement. Introuvable dans le commerce. A fabriquer soi-même.

Le podomètre Quitte à adopter la marche plutôt que la voiture, autant mesurer l'effort consenti ! Autrefois manuels, les podomètres sont désormais équipés d'un système ultrasensible qui détecte, au fond d'une poche, les chocs provoqués par la marche. Celui lancé par Nintendo en accompagnement du logiciel "*Marche avec moi !*" se connecte à une console DS et affiche le nombre de pas effectués dans la journée. Amusant au début. Environ 50 €.

Article paru dans l'édition du 18.07.09